

La société au Maghreb après la disparition des Almohades

*Hady Roger Idris**

Si l'historiographie au Maghreb est, du moins pour certaines tranches de la période qui nous intéresse, assez avancée, l'histoire sociale reste toujours à faire. La pénurie d'ouvrages de synthèse sur la question reflète cette situation¹ et il faudrait s'atteler au travail de quête, d'analyse et d'interprétation des documents. Certes, les généralités sur l'islam médiéval sont encore utiles pour comprendre bien des problèmes, mais il faut tenir compte des différences entre l'Orient et l'Occident, des différentes possibilités d'évolution, même si elles se révèlent faibles ou lentes².

Prédominance du nomadisme et vie urbaine

Les nomades

Depuis le XI^e siècle, l'équilibre séculaire mais précaire entre vie sédentaire et vie nomade a été rompu au profit de cette dernière par l'invasion des nomades arabes, les Banū Hilāl, suivis au XII^e siècle par les Banū Sulaym. Au début du XIII^e siècle, leur action dévastatrice a ruiné les cultures et

* Cet article est posthume: le professeur Hady Roger Idris est en effet mort le 29 avril 1978.

1. On dispose néanmoins de deux ouvrages de valeur: G. Marçais, 1913; R. Brunschvig, t. I, 1940, et t. II, 1947.

2. Pour l'histoire urbaine, qui occupe une place assez importante dans ce chapitre, on pourra consulter, dans des perspectives comparatives, une somme d'études sur les villes orientales: A. H. Hourani et S. M. Stern, 1970.

semé l'anarchie en Ifrikiya et au Maghreb central³. Les Almohades, pour les nécessités de leur stratégie militaire et économique, leur ont livré les plaines atlantiques en les y transférant en grand nombre, tandis que d'autres Bédouins, les Banū Ma'qil, occupaient le sud et l'est de l'Atlas marocain. Le Maghreb se trouvait ainsi coupé de l'Orient, ses relations avec le Soudan s'affaiblissaient notablement et sa civilisation, surtout à l'est et au centre, était refoulée vers la côte méditerranéenne.

Les campagnards

Les paysans (éleveurs sédentaires, agriculteurs, arboriculteurs, maraîchers, etc.) dont les types diffèrent souvent considérablement selon les terroirs, forment le gros de la population, d'autant plus qu'entre la ville, surtout le bourg, et la campagne, il y a osmose. N'ayant guère progressé depuis l'Antiquité, la nombreuse main-d'œuvre exigée par l'agriculture n'est pas servie et la petite exploitation familiale domine. Certains puissants ont de grandes propriétés et l'immense majorité des ruraux des terres collectives, la propriété indivise est fréquente. De nombreuses parcelles sont des *habous* privés⁴ ou publics que les adjudicataires cultivent ou plutôt font cultiver par des métayers. Très fréquemment, sinon dans la majorité des cas, la terre est cultivée en vertu d'un contrat conclu avec le propriétaire : bail à complant, diverses formes de métayage et de colonat partiaire, surtout au « quint ». Les « quinteniers » (*hamma*) ne parviennent pas toujours à assurer leur subsistance et leur condition apparaît souvent bien misérable, notamment lors des années de mauvaise récolte. Chaque famille tire sa nourriture, frugale, de la terre qu'elle possède ou cultive pour le propriétaire. Les produits de la culture et de l'élevage ainsi que ceux de l'artisanat tant rural qu'urbain s'échangent dans des marchés ruraux, saisonniers ou hebdomadaires, qui deviennent souvent des bourgades où entrent en contact sédentaires, semi-nomades et nomades.

Faute de documents, il est hasardeux d'analyser la structure de la société villageoise. Assez diverse selon les terroirs, elle s'est maintenue intacte dans les zones isolées et demeurées berbérophones jusqu'à une époque récente. Et, là où elle a subi l'impact des nomades sans avoir été submergée par eux, son nouvel équilibre continue pour l'essentiel, le passé et reste figé pour des siècles.

Les citadins

Quant à la vie urbaine, la seule façon possible de l'évoquer est de l'analyser dans chacun des trois États du Maghreb, en commençant par l'ouest, d'où

3. La thèse de cette « action dévastatrice » est loin de faire l'unanimité des historiens. A. Laroui (1970, p. 139-146) en fait une critique que l'on ne saurait négliger.

4. Le *habous* ou *wakf* est une donation ou fondation pieuse, privée ou publique, constituée de biens de mainmorte dont seuls les dévolutaires, qui peuvent être variables (pauvres d'une ville, groupes sociaux, familles particulières ou étudiants), ont la jouissance.



*Agadir (grenier fortifié) de Fri-Fri,
région de Tiznit (Sud marocain).
Source : G. Camps in Berbères,
aux marges de l'histoire,
éd. des Hespérides, 1980.*

viennent les influences largement prépondérantes, mais on peut, au préalable, dégager quelques traits généraux.

Il est oiseux de s'étendre sur les caractéristiques de la société arabomusulmane: famille patriarcale, séparation des sexes avec port du voile par les citadins, polygamie, concubinage, endogamie, distinction entre hommes libres et esclaves, entre musulmans et tributaires, etc. Même remarque pour l'organisation de l'urbanisme musulman traditionnel: grande mosquée au milieu des souks, ruelles étroites et sinueuses, hammāms⁵, remparts percés de portes à proximité desquelles s'étendent les cimetières, marchés, faubourgs...

Les étoffes importées sont emmagasinées dans des halles et certaines marchandises entreposées dans des caravansérails (*fondouks*) dont les pièces donnent sur une cour intérieure. Les marchands européens séjournant dans les ports sont répartis par nations dans des fondouks, chacune ayant son consul. Les corsaires ramènent des esclaves employés surtout comme domestiques; des moines chrétiens s'emploient à les racheter parfois.

Quant aux Juifs, leur nombre s'accroît à la fin du XIV^e siècle par suite de l'arrivée de nombreux coreligionnaires fuyant les persécutions chrétiennes. Ils jouent un rôle de premier plan dans l'économie grâce à leurs capitaux, leurs aptitudes et leurs relations avec les Juifs demeurés en Europe. Beaucoup s'établissent à Tlemcen et à Bougie. Bien accueillis en Ifriqiya, les Juifs n'y occupent pas les hautes fonctions auxquelles ils parviennent souvent au Maroc. Des pogromes éclatent à Fès au début et à la fin du règne des Marīnides. La communauté juive du Touat connaît aussi la persécution dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Mais c'est surtout l'immigration d'Espagnols musulmans, consécutive à la Reconquista, qui mérite de retenir l'attention; flot continu dont les plus fortes crues se produisent dans la première moitié du XIII^e et à la fin du XV^e siècle. Ces Andalous s'installent surtout dans les ports et constituent des groupes cohérents dont les membres ont des activités diversifiées du haut en bas de l'échelle sociale: gens de lettres, musiciens, juristes, secrétaires, militaires, commerçants, tisserands, brodeurs, maçons, jardiniers, agriculteurs, etc., et c'est souvent dans leur clan que les sultans choisissent leurs favoris.

D'autre part, dans les villes comme chez certaines populations rurales ou nomades, on note un métissage consécutif à l'afflux d'esclaves noirs des deux sexes et au concubinage avec des femmes noires.

Enfin, même dans les villes, son terrain d'élection, la symbiose arabo-berbère⁶ amorcée au lendemain même de la conquête et fort avancée dès le début du IX^e siècle, n'a pas extirpé un certain tribalisme demeuré vivace malgré l'islam.

5. *Hammān*: proprement, caléfacteur; arabe *ḥamma*, chauffer, hébreu *hamam*, être chaud, bain à étuves. Les hammāms sont des édifices isolés, communiquant avec la rue ou le marché par une porte plus ou moins monumentale.

6. H. R. Idris, 1973, pp.382-393.

On connaît la vocation urbaine de cette religion, née en Arabie mais dans une cité marchande et caravanière; c'est donc à propos de la vie citadine qu'il convient de brosser le tableau de l'évolution religieuse de la société maghrébine, foncièrement sacrale, du XIII^e au XVI^e siècle.

Triomphe du malikisme et courants mystiques

L'almoihadisme, qui n'a pas ébranlé le mālikisme des Maghrébins et a fait figure de religion officielle légitimant le pouvoir des Mašmūda, a été frappé à mort par leur chute. Leurs successeurs, Marīnides et 'Abdal-Wādides, n'ayant pas de doctrine religieuse particulière, adoptent l'orthodoxie mālikite qu'ils stimulent en fondant maintes *madrasa* où sont hébergés et instruits des étudiants parmi lesquels se recrutent les fonctionnaires; l'influence des Andalous s'y fait vite sentir. En Berbérie orientale, la situation est différente. Les Ḥaḥḥīdes sont des Almohades qui demeurent fidèles à leur doctrine que leurs premières *madrasa* s'efforcent de diffuser sans succès, car les Ifrīḥīyens demeurent profondément mālikites. Bien mieux, dans la seconde moitié du XII^e siècle, d'éminents docteurs redonnent du lustre au mālikisme, qui se rend maître de toutes les institutions religieuses, des magistratures et de l'enseignement dans les *madrasa*. Non seulement les Ḥaḥḥīdes laissent faire cette évolution, mais entre eux et les docteurs mālikites s'instaure une véritable collaboration, et, grâce au célèbre Ibn 'Arafa, le mālikisme triomphe dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

Le mālikisme n'est pas le seul facteur d'unification religieuse: dès le XII^e siècle, la piété populaire maghrébine s'imprègne profondément de mysticisme. Après avoir subi le carcan du juridisme rigide, borné et desséchant des Almoravides, auteurs de l'autodafé des œuvres de Ghazālī, et tandis que les Almohades s'efforcent vainement de lui inculquer leur doctrine plus souple mais trop rationaliste, qui, proclamant l'impeccabilité du mahdī et condamnant la jurisprudence, heurte son mālikisme indéracinable, le peuple marocain nourrit sa piété frustrée de sūfisme. À la disparition des Almohades, ce mouvement se développe considérablement au Maroc sous l'influence du sūfisme andalou et d'un ascétisme local ancien, illustré par une pléiade de chefs mystiques devenus des saints populaires; il se répand ensuite au Maghreb central et en Ifrīḥīya.

Abū Madyan (Sīdī Bu Medien), né près de Séville, après avoir étudié la mystique avec des Marocains, va la puiser à sa source en Orient et, après un long séjour à Bougie, est mandé par le calife de Marrakech, que sa réputation inquiète, et meurt en route à Tlemcen (1197-98). Il a un émule à Nefta (Sīdī Abū 'Alī al-Naftī) et des disciples tels qu'Al-Dahmānī (mort en 1224), bédouin originaire de la steppe kairouanaise, et Al-Mahdawi (mort en 1224), de Mahdia. Abu Sa'īd al-Bāḍjī (Sīdī Bu Sa'īd, mort en 1231) enseigne le sūfisme à Tunis et sa banlieue.

Sīdī Abū l-Ḥasan al-Shādili (Sīdī Belhasen), né au sud de Tétouan (vers 1197), élève d'un disciple d'Abū Madyan et grand saint de la région, Mulay 'Abd al-Salām ben Mashīsh, commence sa prédication dans les environs de Tunis où, après une retraite au djebel Zaghouan, il s'installe entouré de nombreux fidèles. Mais, suspecté d'être un agitateur 'alīde — il prétendait être *sharīf* descendant de Ḥasan ben 'Alī —, il est contraint de se retirer en Orient, où il meurt (1258), laissant à Tunis une foule d'adeptes. Son sūfisme fervent mais fruste tend vers le culte des saints (maraboutisme, baraka, thaumaturgie, dénuement, extravagances, vie en cellule ou dans une *zāwiya*) et la confrérie. On verra plus loin le *shādīlisme* se développer au Maroc qui fait figure d'initiateur.

Parmi les compagnons d'Al-Shādili, dont le nombre frise la cinquantaine, on peut citer en Ifrīkiya ḥafside une femme, Lalla Mannūbiyya (morte en 1267), au comportement démentiel, qui fut néanmoins crainte et vénérée; des juristes orthodoxes réclamèrent son arrestation, mais le souverain s'y opposa. Bientôt, les débordements de ce genre ne rencontrent guère plus d'opposition sérieuse. Al-Murḍjani (mort en 1300), shaykh de *zāwiya*, entretient même d'excellentes relations avec la cour et les docteurs...

Puis fleurit Sīdī ben 'Arūs (mort en 1463). Originaire du Cap Bon, il exerce d'abord d'humbles besognes tout en étudiant le sūfisme en Tunisie puis au Maroc où il séjourne longtemps. Revenu à Tunis, il vit en marabout gyrovague⁷ et thaumaturge, se livrant à des excentricités scandaleuses et au *tahrīb* (violation des règles morales et religieuses). Certains juristes lui sont hostiles mais il jouit de l'engouement général et de la sollicitude de plusieurs Ḥafside. Quand on l'enterre dans sa *zāwiya*, toute la population, du plus petit au plus grand, pleure un saint qu'elle adjoint d'emblée à Sīdī Mahrez, patron de Tunis depuis cinq siècles. Il laisse de nombreux adeptes, mais la confrérie des Arūsiyya ne prend corps qu'au XVI^e siècle. De nombreux santons prolifèrent dans toute l'Ifrīkiya et des *kabīla* maraboutiques se constituent, telle celle des *Shābbiyya'* qui fondera un État maraboutique, avec Kairouan pour capitale, qui se dressera plus tard contre les Espagnols et les Turcs.

Mais c'est au Maroc, patrie de son fondateur, que le *shādīlisme* s'épanouit avec le plus d'éclat, notamment à Aghmāt et à Marrakech. Les Ragrāga fondent en 1370 une *zāwiya shādīlite*, dont les missionnaires se répandent dans tout le sud du pays, en plaine et en montagne.

Arrive enfin Al-Djazūlī (mort en 1465), qui va donner une nouvelle impulsion au sūfisme qu'il oriente vers le maraboutisme et le *sharīfisme*. Ce Berbère du Sūs, que la légende fait descendre du Prophète, est contemporain de la découverte (en 1437) dans une mosquée de Fès, d'un corps miraculeusement conservé, aussitôt déclaré celui d'Idrīs II. Et Moulay Idrīs de devenir l'objet d'un culte fervent. À Meknès et à Fès, les

7. *Gyrovague* : nom donné à des moines qui passaient leur vie à courir de province en province, de cellule en cellule, ne restant que trois ou quatre jours dans un même endroit et vivant d'aumône; on les nommait aussi « messaliens » : c'est un synonyme de vagabonds.

sharīf idrīsides forment des groupes puissants que les Marīnides autorisent à avoir un syndic (*nakīb*). Al-Djazūlī, qui adopte et pratique le *shādīlisme*, compte bientôt de nombreux adeptes probablement organisés en une véritable confrérie. Le Sud marocain devient une pépinière de marabouts qui essaient au nord et à l'est jusqu'en Tripolitaine. *Sharīfisme* et maraboutisme se mêlent étroitement et, après avoir boudé le *sūfisme*, lettrés et juristes s'enrôlent dans les confréries. À la mort du maître, un disciple d'Al-Djazūlī organise une puissante révolte dans le Sūs, transportant avec lui pendant une vingtaine d'années dans une bière le corps de son *shaykh*. Finalement, le *sharīf* sa'adien Al-A'radj le fera transférer (en 1524), avec celui de son propre père, à Marrakech, dans un même mausolée, scellant ainsi l'alliance de la nouvelle dynastie avec le *djazūlisme* qui assurera son triomphe.

C'est aussi par le Maroc que le *mawlid* (ou *mulud*), fête de la nativité du Prophète (12 rabi' I), célébré en Orient par les Ayyūbides au commencement du XIII^e siècle, se répand en Berbérie frémissante d'exaltation religieuse. D'abord attesté à Ceuta au milieu du XIII^e siècle, il est officialisé par le Marīnide Abū Ya'qūb en 1292. Au milieu du siècle suivant, l'Abdal-Wādide Abū Hammū le célèbre avec éclat à Tlemcen. Le Ḥafṣide Abū Yahyā (1318-46) veut en faire autant à Tunis, mais son initiative est si violemment réprouvée par les juristes qu'il doit y renoncer. Ce n'est que sous Abū Fāris (1394-1434) que l'Ifrīkiya adopte définitivement le *mawlid*, avec bien entendu, comme au Maroc et à Tlemcen, force récitation de poèmes, chants, musiques, illuminations, etc. Là aussi, ce sont surtout les confréries qui l'animent, l'accaparent et sa célébration va de pair avec un accroissement de prestige pour les *sharīf*.

Pouvoir dynastique et structure sociale

Ce sont des tribus berbères conquérantes qui fondent les dynasties marīnide, 'abdal-wādide et ḥafṣide; le clan des vainqueurs s'identifie à l'État, le *Makhzen*. Cette distinction entre vainqueurs et vaincus ne recoupe pas celle, traditionnelle, entre *hāssa* (particuliers, courtisans, aristocratie politico-militaire, élite, etc.) et 'amma (communs, roturiers, peuple, plèbe, etc.), création des juristes, des historiographes et des dirigeants. D'ailleurs, on sait que l'égalitarisme foncier de l'islam *hāssa* s'applique aux lettrés et 'amma aux analphabètes. Au demeurant, à Fès comme à Tlemcen et Tunis, une classe moyenne, sorte de petite bourgeoisie douée d'un grand pouvoir d'assimilation, rompt ce bipartisme théorique et tempère l'esprit de caste. Et chacun de pouvoir s'élever par la fortune ou la culture, voire la piété ou la faveur d'un grand.

Les Marīnides

À leurs forces initiales peu nombreuses, constituées par des cavaliers, les Marīnides agrègent des Zanāta du Maghreb central et des Arabes, les troupes des uns et des autres étant levées seulement en temps de guerre. Ils disposent de quelque huit mille mercenaires cavaliers (Turcomans, Francs, renégats⁸, Andalous) et d'une garde sultanienne probablement zanāta. Les Zanāta forment l'aristocratie politico-militaire, qui fournit les hauts fonctionnaires ou vizirs appartenant à des familles rivales les unes des autres et de plus en plus influentes. Celle des Banū Wattās donne des régents au dernier Marīnide et fonde une dynastie contrôlant Fès et une partie du pays. La chancellerie et la comptabilité sont confiées à des secrétaires (*kātib*) marocains ou andalous. Les chambellans (*hāhijib*), pour la plupart des affranchis, n'ont pas d'autorité politique; un seul, un Juif *hādijib* d'Abū Ya'qūb Yūsuf (1286-1307), finit par devenir chef du gouvernement, et le dernier Marīnide débiteur des Juifs charge deux d'entre eux de percevoir l'impôt. Le *mizwār* est le prévôt des *djāndān*⁹ qui se tiennent à la porte du souverain et exécutent ses ordres. Il fait observer l'étiquette aux audiences données dans le *dār al-ʿamma* (maison du peuple).

L'héritier présomptif est étroitement associé à l'exercice du pouvoir. Les grands gouverneurs provinciaux sont des princes du sang ou des chefs zanāta ou arabes. L'Atlas est pratiquement autonome. Les *ḵabīla* dociles sont commandées par de puissants émirs choisis dans de grandes familles dévouées à la dynastie. Les *ḵabīla* arabes reçoivent le droit de lever l'impôt (*iktāʿ*)¹⁰. Les *sharīf*, les saints, bénéficient d'une part des rentrées fiscales et les confréries d'exemptions d'impôt.

La grandeur de Fès atteint son apogée au milieu du XIV^e siècle. Une fois maître du Maroc, Abū Yūsuf Ya'qūb délaisse Marrakech, la capitale des Almoravides vaincus, pour Fès où il fonde en 1276 une nouvelle ville, Fās al-Djadīd (Fès-la-Neuve), cité administrative et militaire comprenant un quartier princier, un autre dit « des chrétiens » et un troisième qui deviendra le Mallāh (quartier juif). Les Juifs qui se convertissent plutôt que d'accepter de vivre dans le Mallāh se fondent dans la population musulmane et s'adonnent au commerce de gros. De nombreux réfugiés andalous renforcent l'élite intellectuelle, artistique et commerçante.

8. Les renégats sont des mercenaires généralement apostats qui, venant d'Espagne pour la plupart, se mettent au service des armées maghrébines.

9. « Djāndār (et aussi djāndān) ... La *nobat al-djāndāriya*, dans l'empire des Mamlūk et des Marīnides, était la garde du corps du sultan, tant au palais que dans ses déplacements. Les *djāndāriya* étaient chargés d'introduire les émirs près du sultan quand ils étaient reçus en audience ou pour des questions de service... » : extrait de l'*Encyclopédie de l'Islam*, ancienne éd., vol. I, 1913, p. 1043.

10. Le terme *iktāʿ*, de même que la réalité juridique et fiscale qu'il recouvre, est difficile à rendre dans les langues européennes (voir à ce sujet l'*Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd., pp. 1115-1118). Dans ce cas précis, il signifie le droit de lever l'impôt.

Pour loger, nourrir et enseigner les étudiants qui affluent, Abū Yūsuf Ya‘qūb fonde, dans l’ancienne ville, la première des fameuses *madrasa* marīnides dotées de fondations *habous*; quatre autres sont édifiées de 1320 à 1323, une sixième en 1346-47 et Abū ‘Inān (1349-58) y ajoute celle qui porte son nom.

Le commerce est actif avec l’Espagne, le Portugal, Gênes et Venise. Les marchands chrétiens sont groupés en communauté dans un bâtiment sous l’autorité d’une sorte de consul commun (le *feitor* des textes portugais). La communauté juive a son chef et son administration propres. Le *muhtasib*¹¹ contrôle l’activité commerciale.

La prospérité intellectuelle et économique de Fès périclité avec la dynastie. L’avènement des Sa’adiens ne lui profite guère, puisque c’est Marrakech, éclipsée et quasi ruinée, qu’ils choisissent comme capitale et revigorent.

Les ‘Abd al-Wādides

Parents et rivaux des Marīnides, les ‘Abd al-Wādides de Tlemcen sont, eux aussi, des Berbères nomades zanāta qui prennent la tête d’un État sédentaire. Le fondateur de la dynastie, Yaghmorāsan (1235-1283), vit sous la tente jusqu’à la trentaine et ne parle que le berbère. Le vizirat, d’abord confié à des parents du souverain, passe, à partir d’Abū Hammū I^{er} (1308-1318), à des changeurs de monnaie dont la famille exerçait cette profession à Cordoue; ils ont acquis des terres dans la banlieue de Tlemcen et les mettent en valeur; l’un de ces *mallāh* a été ministre des Finances de Yaghmorāsan. L’intendant du palais, choisi parmi les juristes, est chargé, en outre, de la chancellerie et de la comptabilité. Abū Tāshfīn (1318-1337) prend comme *hādījib* (maître des cérémonies, surintendant du palais ou Premier ministre) ayant la haute main sur l’administration un affranchi andalou, Hilāl le Catalan.

Yaghmorāsan emploie des mercenaires ayant servi les Almohades (Turcs, Kurdes et chrétiens, se passant de ces derniers après 1254), mais ce sont les Banū Hilāl qui constituent l’essentiel de l’armée; ils sont dotés d’importantes concessions fiscales (*iktā‘*) et ils perçoivent les impôts sur lesquels ils prélèvent une part.

Très pieux, il dote d’un minaret les grandes mosquées de Tlemcen et d’Agadir. On lui attribue la fondation de la forteresse du Mashwār, dont il fait sa résidence. Son successeur élève la mosquée de Sīdī Bel Hasen (1296) et Abū Hammū I^{er} construit une *madrasa* pour permettre à deux docteurs de répandre leur savoir. Le fils de celui-ci en fonde une autre et trois palais. Tlemcen connaît alors sa plus grande prospérité.

11. «*Muhtasib* : censeur, officier nommé par le *khalīf*e ou par son *wazir*, chargé de voir si les préceptes religieux de l’Islam sont suivis, de découvrir les délits et de punir les délinquants. À certains égards, ses fonctions étaient parallèles à celles du *kādī*, mais la juridiction du *muhtasib* se limitait à des questions en rapport avec les transactions commerciales, les poids et les mesures défectueux, les ventes frauduleuses et le non-paiement des dettes...»; extrait de l’*Encyclopédie de l’Islam*, *op. cit.*, p. 751.

Pendant le siège de Tlemcen (1298-1306), le Marīnide Abū Ya'qūb Yūsuf édifie la ville-forteresse d'Al-Manṣura qu'Abū l-Ḥasan réoccupe et fortifie au cours d'un nouveau siège (1335). Maîtres de Tlemcen (1337-1348), les Marīnides magnifient le culte de Sīdī Bu Medien, embellissent son mausolée et lui adjoignent la mosquée d'Al-'Ubbād et une *madrassa*. Pendant la seconde occupation marīnide (1352-1359), Abū 'Inān fait construire la mosquée de Sīdī l-Halwī, saint d'origine andalouse fixé à Tlemcen (début du XIII^e siècle), avec une *madrassa* et une *zāwiya*. Sous Abū Hammū II (1359-1389), le Mashwār vit ses plus belles heures ; au cours des nuits du *mawlid*, de splendides réceptions sont offertes aux dignitaires et au peuple ; on y admire la *mangana*, horloge monumentale à automates. Il bâtit un vaste ensemble de fondations pieuses dans les parages : un mausolée familial, une *madrassa* et une *zāwiya*. À Abū l-'Abbās (1430-1461) sont dus le mausolée et la mosquée Sīdī Lahsan (mort en 1453).

À travers les vicissitudes politiques, Tlemcen n'a donc cessé de briller et sa richesse ne paraît pas avoir connu d'éclipse. L'opulence de ses marchands, musulmans et juifs, repose sur un commerce extérieur florissant. Près de la grande mosquée, les étoffes importées d'Europe sont entreposées et vendues dans une *kaysāriyya*. Les marchands génois et vénitiens ont leurs fondouks. L'artisanat est actif : tissus de laine, tapis, faïences, harnais, cuirs brodés... Le trafic maritime passe par Hunayn et Oran. Enfin, Tlemcen semble supplanter Marrakech comme relais du commerce saharien qui connaît un certain renouveau aux XIII^e et XIV^e siècles. Or et esclaves arrivent de Sidjilmāsa à Tlemcen par une route contrôlée par les Banū Ma'kil.

Les Hafṣides

Bougie, port marchand, base de corsaires, centre intellectuel et religieux, parfois capitale, est, avec Tlemcen, l'un des pôles du Maghreb central. Ses chantiers navals sont alimentés en bois et en goudron par la forêt kabyle. Outre les étrangers de passage, les hôtes périodiques, une communauté juive et des chrétiens, la population se compose de Kabyles et d'Andalous. Elle ne paraît pas dotée de *madrassa* ni de *zāwiya*, alors que Constantine, ville de même importance, en a plusieurs. Cette dernière a une nombreuse communauté juive et une vieille et riche bourgeoisie.

En Berbérie orientale, les Hafṣides perpétuent l'ordre almohade. Leurs parents sont groupés sous l'autorité de l'un d'eux portant le titre de *mazwār al-karāba*. Les hommes associés à l'exercice du pouvoir, principalement gouverneurs provinciaux, portent le titre d'émir. Leurs enfants, élevés à la cour avec ceux du sultan et des principaux courtisans, forment les *sibyān* (garçons, pages) et reçoivent une éducation soignée. Parmi les serviteurs du palais, les anciens esclaves renégats chrétiens jouent un rôle croissant dans le haut commandement militaire et civil. L'intendant palatin est un eunuque. Le clan des *shaykh* almohades, aristocratie militaire, groupe les descendants des

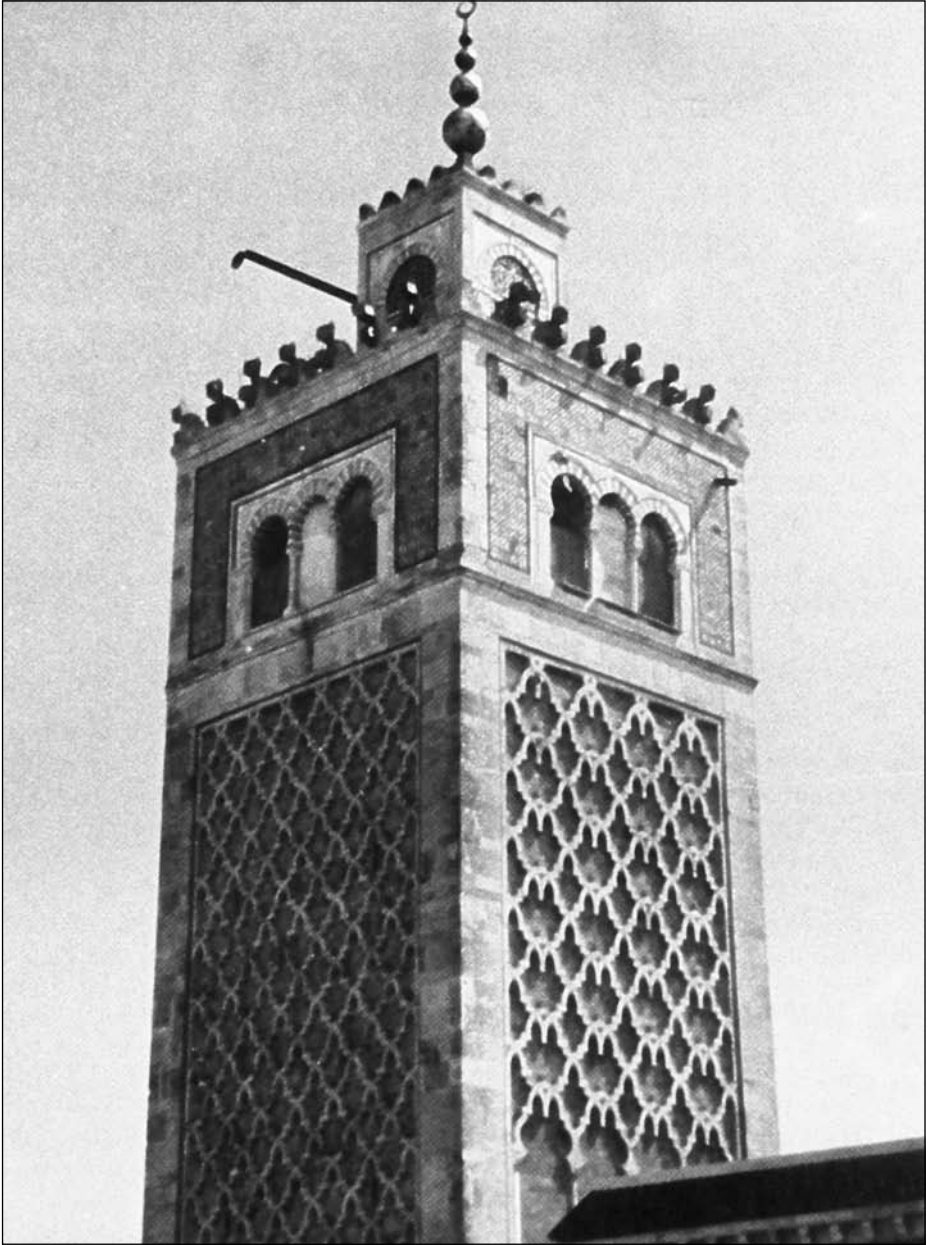
tribus almohades primitives; chacune d'elles a à sa tête un *mazwār*¹² et toutes obéissent au *shaykh al-muwahhidīn* nommé à vie, l'un des plus puissants piliers de l'État. Les « grands *shaykh* » sont répartis en groupes des Trois, des Dix et des Cinquante¹³. Les « petits *shaykh* » prennent part aux cérémonies. En vertu de l'égalitarisme almohade, chacun des *shaykh*, y compris le sultan, touche la même solde; ils sont en outre nantis de concessions foncières et d'une dotation annuelle en argent et en nature. Leur influence décroît peu à peu au profit de celle des Andalous et des affranchis, mais connaît des résurgences éclatantes. Le conseil (*shura*) est composé d'Almohades auxquels sont bientôt adjoints d'autres personnages. Le calife tient de nombreuses séances publiques et privées et, chaque semaine, réunit en conseil les juristes cadis et muftis de la capitale. Il assume personnellement la répression des abus (*radd al-mazālim*).

Tant qu'ils n'étaient que gouverneurs almohades, les Ḥafṣides étaient doublés d'un *kātib*, sorte de Premier ministre. Abū Zakariyyā' (1228-1249) a trois vizirs: celui de l'armée, grand *shaykh* almohade, voire *shaykh* des Almohades, qui fait fonction de Premier ministre; celui des finances; celui de la chancellerie. À la fin du XIII^e siècle apparaît la fonction de chambellan (*hādījib*), d'origine espagnole et essentiellement domestique, remplie par des Andalous dont l'influence va croissant; au XIV^e siècle, le *hādījib* devient Premier ministre; le *hādījib* Ibn Tafradjin (1350-1364) est un dictateur; après lui, le titre subsiste mais la charge devient honorifique. Le vizir des finances, choisi parmi les *shaykh* almohades, l'est ensuite parmi des fonctionnaires ou des Andalous. À partir d'Abū Faris (fin du XIV^e - début du XV^e siècle), le *munaffid*, ordonnateur des dépenses de la maison royale, finit par avoir la haute main sur les finances; après la disparition du *shaykh* des Almohades et *hādījib* (en 1462), il occupe le premier rang dans la hiérarchie des fonctionnaires, tandis que le vizir des finances est relégué au rang de trésorier. Le *mazwār*, majordome du palais, huissier et chef des gardes et serviteurs, parvient ainsi (fin du XV^e siècle) à contrôler l'administration de l'armée et à occuper, derrière le *munaffid*, le deuxième rang. Les scribes, en majorité des Andalous, sont progressivement relevés par des Ifrīkiyiens.

Au début, des *shaykh* almohades sont à la tête des provinces; aux XIV^e et XV^e siècles, ils cèdent la place à des fonctionnaires d'origine souvent servile, les *kā'id*. Les Ḥafṣides choisissent les principaux gouverneurs régionaux parmi leurs parents, surtout leurs enfants, en particulier leur fils aîné, appelé ainsi à faire son apprentissage; ils leur adjoignent un coadjuteur appelé d'abord *kātib*, puis, par la suite, *hādījib*. Les *shaykh* tribaux, choisis

12. Mizwār: «Le terme mizwar (ou mazwār) apparaît de bonne heure, dans l'historiographie maghrébine, à propos des institutions almohades. Il y désigne le chef de fraction, et la fonction correspondante semble s'être souvent confondue à cette époque avec celle du hāfiz ou du muhtasib...»: extrait de l'*Encyclopédie de l'Islam*, ancienne éd., vol. III, p. 616.

13. Pour l'origine de ces différents groupes, voir ci-dessus, la contribution d'Omar Saïdi, chapitre 2.



*La mosquée
de la Kasbah
à Tunis
(photo B. Nantet).*

parmi les membres d'une famille ou d'un clan ayant acquis la suprématie et investis par le sultan, commandent le contingent de leur *ḡabīla*, collectent les impôts pour le Trésor et bénéficient de concessions foncières et fiscales.

L'armée est hétérogène et constituée par les Almohades, des Arabes nomades, des Berbères du Maghreb ou d'Ifrīḡiya, des Orientaux, des Andalous et des Francs chrétiens; la force des premiers est peu de chose comparativement à celle des Arabes d'Ifrīḡiya dont le poids est considérable. On relève l'existence d'une milice urbaine, d'une milice andalouse, de mercenaires turcomans et d'une milice de cavaliers chrétiens: ceux-ci, venus d'Espagne ou d'Italie, forment la garde sultanienne, pratiquent leur religion et habitent un faubourg de la capitale; en outre, des renégats chrétiens, pour la plupart d'anciens esclaves affranchis, constituent un solide élément militaire. Les généraux sont souvent des affranchis ou des renégats. La course joue un grand rôle: les navires sont armés par le gouvernement ou par des hommes d'affaires.

Tournés vers la mer, les Ḥafṣides ne songent pas à réintégrer l'ancienne capitale de l'Ifrīḡiya, Kairouan, réduite à peu de chose par l'invasion des Banū Hilāl. Sa vieille population citadine a fondu, comme noyée sous le flot bédouin qui submerge les plaines.

Son artisanat connaît une certaine activité grâce aux produits des pasteurs nomades. De nombreuses *zāwiya* y sont fondées.

Tunis est une métropole florissante. La *ḡasaba* (*ḡasbah*) almohade est remaniée par Abū Zakāriyya, qui en fait une petite ville gouvernementale. Il bâtit (vers 1240) près de la grande mosquée de la Zaytūna une *madrasa* (Al-Samma'iyya) qui est la plus ancienne de l'Afrique du Nord. À partir du XV^e siècle, une dizaine d'autres sont fondées par des princes et des princesses. Les *zāwiya* se multiplient dans la *madina* et dans les faubourgs. Dans le quartier de la marine s'élèvent les fondouks des marchands chrétiens groupés par nations. Dans la banlieue, de nombreux jardins et vergers sont entretenus par des Andalous. Parcs et demeures princières foisonnent; l'existence du Bardo est attestée dès 1420.

C'est à Tunis qu'est né le personnage le plus représentatif de son temps, Ibn Khaldūn (1332-1406). Quelques traits de son existence et de ses réflexions sur son époque vont servir de conclusion à cette esquisse.

Arabes d'origine yéménite établis depuis la conquête de Séville où ils jouent un rôle politique, les Khaldūn émigrent, à la suite de la Reconquista, à Ceuta puis en Ifrīḡiya. L'aïeul d'Ibn Khaldūn sert Abū Zakāriyya à Bône. Son arrière-grand-père est ministre des finances d'Abū Ishāq et son grand-père est successivement *hādīb* d'Abū Fāris à Bougie, Premier ministre d'Abū Ḥafṣ, vice-*hādīb* d'Abū 'Asīda et favori d'Abū Yaḡyā Abū Bakr. Son père se consacre aux belles-lettres, au *fiḡh* et à la dévotion; il meurt de la grande peste (1349). Ibn Khaldūn, alors âgé de dix-sept ans, est nanti d'une solide formation intellectuelle acquise à Tunis; il vient de bénéficier de l'enseignement de savants qui y ont afflué lors de l'invasion marīnide (1347-1349). L'année suivante, il reçoit la charge du paraphe (*'alāma*) d'Abū Ishṣāq II. Puis, l'émir

de Constantine ayant envahi l'Ifrīkiya, il s'enfuit à l'ouest, inaugurant une carrière mouvementée, fertile en volte-face et en intrigues. Entré au service du Marīnide Abū 'Inān à Fès, il y parfait son instruction, mais conspire et est emprisonné pendant deux ans (1357-1358). Secrétaire de chancellerie et panégyriste d'Abū Salim, il est nommé ensuite juge des *mazālin*. À la suite d'intrigues, il va passer quelques années à Grenade, accueilli par son ami le vizir Ibn al-Hatīb; il est chargé d'une ambassade à Séville auprès de Pierre le Cruel (1364). L'année suivante le trouve *hāḍjib* du Ḥaf̣side de Bougie qui, peu après, est défait par son cousin de Constantine auquel Ibn Khaldūn livre la ville (1366). Il doit bientôt se réfugier chez les Arabes dawawida puis auprès des Banū Muznī de Biskra. Il décline l'offre du sultan de Tlemcen, Abu Hammū II qui lui propose de le prendre comme *hāḍjib*. Il dit vouloir se consacrer à l'étude et s'y adonne en effet sans toutefois renoncer à la politique: il favorise l'alliance du Ḥaf̣side de Tunis et de l'Abd al-Wādide de Tlemcen contre le Ḥaf̣side de Bougie, puis recrute des Arabes pour le Marīnide de Fès. Après maintes nouvelles tribulations au Maghreb central, à Fès et à Grenade, on le retrouve à Tlemcen (1375) dont le sultan Abu Hammū II lui confie une mission auprès des Dawāwida. Il saisit l'occasion pour faire une retraite à Kal'a Ibn Salāma, près de Tiaret, où, pendant quatre ans, il élabore sa fameuse *Muqaddima*. Pour poursuivre son œuvre, il lui faut se documenter et il obtient du Ḥaf̣side l'autorisation de rentrer à Tunis (décembre 1378) où il enseigne et achève son *Histoire*, dont il offre un exemplaire au sultan. Une cabale dirigée par le juriste Ibn 'Arafa le pousse à entreprendre le pèlerinage à La Mecque (1382). Il passe le restant de sa vie au Caire où il enseigne et exerce à maintes reprises les fonctions de grand cadī mālikite. Se trouvant à Damas assiégée par Tamerlan, il lui est donné, quelques années avant de s'éteindre, l'occasion d'entrer en contact avec le conquérant mongol. Mais l'œuvre d'Ibn Khaldun puise sa sève dans son expérience maghrébine dont il a tiré un enseignement génial d'une originalité étonnante.

Sa *Muqaddima* est le fruit de la prodigieuse réflexion d'un quinquagénaire sur ce qu'il a vu et fait. En rédigeant ce traité d'épistémologie historique, il a conscience de fonder une « science nouvelle »: l'histoire de la civilisation. Il entend comprendre, expliquer les faits qui obéissent à des lois et élaborer une philosophie de l'histoire. Il retient deux données fondamentales: le genre de vie et le « tribalisme ». À la vie nomade, primitive, il oppose la citadine civilisée. La première repose essentiellement sur la *ḳabīla* et la conscience de groupe (*ʿasabiyya*), force vive fondant de nouveaux empires et menaçant continuellement les États constitués; la seconde s'épanouit puis s'étirole et disparaît enfin sous les coups d'une nouvelle force nomade. Pour lui, les conséquences du règne des Banū Hilāl et de la grande peste ont si profondément bouleversé la vie de l'Occident musulman qu'il parle de « monde nouveau ». Évolution cyclique moins pessimiste, ou optimiste, que fondée sur la nature des choses telles qu'il les a observées. Il en va de même de sa théorie de la souveraineté qui ne dure que quatre générations.

Ce qui frappe dans la pensée d'Ibn Khaldūn, c'est son réalisme, son absence d'apriorisme, son déterminisme scientifique, en un mot, sa modernité. On comprend que l'on veuille voir en ce génial philosophe de l'histoire

un précurseur de l'histoire totale, de l'économie sociale, voire de la sociologie moderne et du matérialisme historique, bien que, d'un autre côté, on puisse y relever beaucoup des traits propres à l'homme de son temps et de son milieu. C'est un sacrilège que de vouloir interpréter de manière anachronique un pareil monument, édifié avec tant de mesure grâce à un équilibre constant entre le réalisme, fruit de l'observation, et le rationalisme, qui explique et déduit des lois inéluctables.

Quant à son *Histoire universelle (Kitāb al-'Ibar)*, si elle n'est pas l'application de la méthode préconisée dans son « Introduction au métier d'historien », à la différence des annales arabo-musulmanes traditionnelles, elle étudie successivement l'histoire des *kabīla* arabes et de leurs dynasties, puis celle des Berbères et de leurs royaumes ; pour la période la plus proche de l'auteur, elle constitue la source documentaire fondamentale.